

La Boétie

La Servitude Volontaire

**Copie anonyme de [1605]
Bibliothèque Mériadeck, Bordeaux : Ms2199**

Édition selon deux modes

par Alain Legros

1/2

Édition quasi-diplomatique

Dauoir plusieurs seigneurs, aucun bien ie ni uoys
Quun sans plus soit le maistre, Et quun seul soit le Roy.
Dit Vlysse en Homere parlant en publicq : sil neut plus rien dict sinon,
D'auoir plusieurs seigneurs aucun bien ie ny voy, cela estoit tant bien dict que rien
plus : Mais au lieu que pour Raisonner il faloit dire que la domination
de plusieurs ne pouuoit estre bonne, puisque la puissance dun seul deslors quil
prend ce tiltre, de Maistre, est dure & desraisonnable, il est allé adiouster
tout au rebours, quun sans plus soit le maistre & quun seul soit le Roy :
Toutesfois il faut d'adventure excuser Vlysse auquel possible il estoit lors
besoing d'user de ce langage, & sen seruir pour apaiser la reuolte de
larmee, conformant ie croy son propos plus au temps qu'a la verité.
Mais a parler a bon escient, cest vn extreme malheur destre subiect a
vn Maistre duquel on ne peut iamais esperer quil soit bon, puisqu'il est
tousiours en sa puissance quand il voudra destre mauuais : Et dauoir plusieurs
Maistres, cest autant qu'on en a, autant de fois estre malheureux extrem[ement].
Si ne veux ie pas pour ceste heure debattre ceste question tant pourmenee
si les autres facons de republicues sont meilleures que la Monarchie :
A quoy si ie voulois venir, encore voudrois ie scauoir deuant que mettre
en doute, quel rang la Monarchie doibt tenir, si elle doibt y en auoir
aucun : pource quil est malaisé a croire quil y aye rien de publicq en ce
gouuernement ou tout est a vn. Mais ceste question est reseruee a vn
autre temps, & demanderoit bien son traitté a part, ou plustost ~~emmener~~
emmeneroit quant & soy quasi toutes les disputes politiques : pour ce
coup ie ne voudrois sinon entendre (sil est possible) commil se peut
faire, que tant dhommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de
Nations, tant de Royaumes endurent quelquefois vn Tiran seul, qui
na puissance que celle quil luy donnent, qui na pouuoir de leur nuire
sinon tant quil ont vouloir de l'endurer, ni ne scaroit [*sic*] leur faire mal
aucun, sinon lors quil ayment mieux le souffrir que luy contredire ;
Grand chose certes, & toutesfois si commune, quil sen faut de tant plus
doulour, & moins esbahir, de voir vn million de milliers dhommes seruir
miserablement ayant le col sous le ioug ; non pas contraints par vne
plus grand force, mais aucunement ce semble enchantés & charmés par
le seul Nom d'un, duquel ils ne doibuent craindre la puissance, puisqu'il
est seul, ni aymer les qualités, puisqu'il est en leur endroit mesmes,
inhumain & sauage. La foiblesse dentre nous hommes est telle, qu'il
[v^o] faut souuent que nous obeissions a la force, il est besoing de temporizer,
on ne peut pas tousiours estre le plus fort, si donc vne nation est contrainte
par la force de la guerre de seruir a vn, comme la Republique d'Athenes aux
trente Tyrans, il ne se faut pas esbair quelle serue, mais se plaindre de
l'accident, ou bien plustot ne se bayr ni ne se plaindre, mais porter patiemment
le malheur present, & se resiouir a meilleure fortune a laduenir. Nostre
Nature est telle que les communs deuoirs de lamitie emportent vne bonne
partie du cours de nostre vie ; Il est raisonnable daymer la vertu, destimer
les beaux faicts, de recognoistre les biens dou lon les a receus, & diminuer
souuent de nostre aise pour augmenter lhonneur & aduantage de celuy
qu'on ayme & qui le merite ; Ainsi donc si les habitans dun pays ont

trouué quelque grand personnage qui leur ayt monstre par espreue
vne grand preuoyance pour les garder, grande hardiesse pour les defendre,
grand soing pour les gouverner, si dela en auant ils sapriuoient tant
que de luy obeir, & sy fient tant de luy donner quelques aduantages,
ie ne scay si se [*sic*] ~~seroit~~ seroit sagesse, parcequ'on l'oste du lieu ou
il faisoit bien, pour lauancer en vn autre ou il pourra mal faire,
Mais certes si ne pourroit il faillir dy auoir de la bonté, de ne craindre
point de mal, de celuy duquel on na receu que bien : Mais, bon Dieu !
que peut estre cela ? comment lapellerons nous ? quel malheur est ce ?
ou quel vice ? ou plustost quel infortuné desuoyement desprit ? Vn
nombre infini de personnes, non obeir, mais seruir, non estre gouvernés,
mais tirannizés, nauoir bien, ni parens, ni enfans, ni femme, ni leur vie
mesme qui soit a eux, & souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés,
non pas dune armée, non pas dun camp barbare contre lequel il faudroit
esprendre son sang & sa vie ~~deuant~~, mais dun seul, non dun Hercule,
ne dun Sanson, mais dun seul hommet, & le plus souuent du plus lasche,
et plus feminin de la nation, non pas accoustumé a la poudre des
battailles, mais encor a grand peine au sable des tournois, non qui puisse
par force commander aux hommes, mais tout empesché de ~~seruir~~ ^{seruir} villainement
a la moindre femmelete : apellerons nous cela laschesté ? dirons nous
que ceux qui seruent sont couards, & recreux ? Si deux, si trois, si quatre
ne se deffendent d'un, cela est estrange, toutesfois possible ; bien pourra
on dire lors que cest faute de coeur ; Mais si cent, si mille, endurent
dun seul, ne dira lon pas quils ne veulent, non quils n'osent se prendre
a luy, & que cest non couardise, ains plustost mespris & desdain,.

68

Si lon voit non cent, ni mille hommes, mais cent pays, mille villes, vn
million dhommes, nassaillir pas vn seul, duquel le mieux traitté de tous en
recoit ce mal destre esclau, comment pourrons nous nommer cela ? laschete :
Or il y a en tous vices naturellement quelque borne outre laquelle ils ne
peuent passer, deux peuent craindre vn, et possible dix, mais mille, vn
million, mille villes si elles ne se deffendent d'Vn, ce nest point couardise, elle
ne va point iusques la, non plus que la vaillance ne sestend pas quun seul
eschelle vne forteresse, quil assaille vne armee, quil conquere vn Royaume ;
Doncques quel monstre de vice est cecy qui ne merite pas encor le tiltre
de couardise, qui ne trouue point de nom asses vilain, que la Nature
desaduoue auoir faict, & la langue refuse de le nommer ? Quon mette dun
costé cinquante milhommes en armes, dun autre autant, quon les range en
bataille, quils viennent au ioindre, les vns libres combatans pour leurs
franchises, les autres pour les leur raurir, ausquels par conjecture prometra
lon la victoire, lesquels pensera lon aller plus gaillardement au combat,
ou ceux qui esperent pour guerdon de leurs peines lentretenement de leurs
libertés, ou ceux qui nattendent autre loyer des coups quils donnent ou
recoiuent que la seruitude d'autruy ? Les vns ont tousiours deuant leurs yeux
le bonheur de leur vie passee, lattente de pareil ayse a laduenir, il ne
leur souient pas tant de ce quils endurent ce peu de temps que dure la
bataille, comme de ce quil conuiendra endurer a iamais a eux a leurs
enfans & a toute la posterité : les autres nont rien qui les enhardisse
quune petite poincte de leur conuoitise qui se rebousche soudain contre le
danger, & qui ne peut estre si ardente quelle ne sestaigne par la moindre

goutte de sang qui sorte de leurs playes. Aux batailles tant renommées de Miltiade, Leonide, & Themistocle qui ont esté données deux mille ans a, & vivent encore aujourdhuy aussi fresches en la memoire des liures, et des hommes comme si ceust esté puis deux iours, lesquelles furent liures en Grece, pour le bien des Grecs, & l'exemple de tout le monde ; Que croit on qui donna a si petit nombre de gens comme estoient les Grecs non le pouuoir mais le coeur de soutenir la force de tant de Nauires que la mer mesmes en estoit chargée, de deffaire tant de Nations qui estoient si nombreuses que lescadron des Grecs neust sceu fournir sil eut fallu des capitaines aux armées des ennemis quand tous leussent esté iusques a vn ; sinon quil semble quen ces glorieux iours, ce n'estoit pas tant [v°] la bataille des Grecs contre les Perses, comme la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la conuaitise. Cest chose estrange de la vaillance que la liberté met dans les coeurs de ceux qui la deffendent : Mais ce qui se fait en tous pays tous les iours quun homme mastine mille villes, & les prie de leur liberté, qui le croiroit sil ne faisoit que louer dire, non le voir, & sil ne se voyoit quen pays estranges & loingtains terres & quon le dict qui ne penseroit que cela feust plustost feinct & trouué que non pas veritable ? Quoy plus, vn Tiran, quil nest besoing de le combattre, ni sen deffendre pour le deffaire, car il est de soy mesmes deffaict mais que le pays nen consente a sa seruitude, quil ne faut pas luy rien oster, mais ne luy rien donner, quil nest besoing que le pays se mette en peine de rien faire pour soy, mais quil ne se mette en peine de faire rien contre soy. Ce sont doncques les Peuples mesmes qui se laissent ou plustost se font gourmander, puis quen cessant de seruir ils en seroyent quittes, cest le peuple qui sasseruit, qui se coupe la gorge, qui ayant le chois destre subiet, ou destre libre, quitte sa franchise & prend le ioug, qui consent a son mal ou plustost le pourchasse. Sil lui coustoit quelque chose a recouurer sa liberté ie ne len presserois pas, combien que lhomme ne puisse auoir rien de plus cher que de se remettre en son droict naturel, & par maniere de dire de Beste reuenir homme, mais encor ie ne desire pas en luy si grand hardiesse, ie luy permets quil ayme mieux vne, ie ne scay quelle seureté de viure miserablement quune douteuse esperance de viure a son ayse, Toutesfois si pour auoir sa liberté il ne luy faut que la vouloir, sil na besoing que dun simple desir, se trouuera il Nation au monde qui lestime trop chere la pouuant gagner dun souhait, & qui plaigne sa volonté a recouurer le bien quon deburoit acheter au prix de son sang, et lequel perdu toutes gens dhonneur doibuent estimer la vie desplaisante & la mort salutaire. Certes tout ainsi que le feu dune petite estincelle deuiet grand & tousiours se renforce, plus il trouue de bois plus il est prest den brusler, sans quon y mette de leau pour lestaindre, seulement en ni mettant plus de bois nayant plus que consommer se consume soy mesmes, vient sans force aucune, & non plus feu, pareillement les Tirans

69

plus ils pillent plus ils exigent plus ils ruinent & destruisent, plus on leur baille plus on leur sert de tant plus ils se fortifient & deuiet tousiours plus frais & plus forts pour aneantir & destruire le tout, & si on ne leur baille rien si on ne leur obeit point sans combattre sans fraper ils

demeurent nuds & deffaicts Et ne sont plus rien, comme si la racine nenuoye plus dhumeur & daliment a la branche elle deuiet seche & morte. Les hardis pour acquerir le bien quils demandent ne craignent point les dangiers ne refusent point la peyne, les lasches & engourdis ne scauent ni endurer le mal ni recouurer le bien ils sarrestent en cela de le souhaiter & la vertu dy pretendre leur estant ostee par leur faineantise le desir de lauoir leur demeure par la Nature : Ce desir ceste volonte est commune aux sages & inconsiderés, aux courageux & aux poltrons pour souhaiter toutes choses qui estant acquises les rendroyent heurus & contens, vne seule en est a dire, en laquelle ie ne scay comment la Nature fault aux hommes pour la desirer, cest la Liberté ; qui est toutesfois vn bien si grand & si plaisant, quelle perdue tous les maux vient a la file, & les biens mesmes qui demeurent apres elle perdent entierement leur goust & saueur corrompus par la seruitude ; La seule liberte, les hommes ne la desirent point ; non pas pour autre raison ce semble, sinon pourceque sils la desiroyent ils lauroyent, comme sils refusoyent de faire ce bel acquest seulement parcequil est trop aisé : pauvres peuples insensés & miserables, opiniastres en vostre mal, & aueugles en vostre bien ! vous laissez emporter deuant vous le plus beau & le plus clair de vostre reuenu, piller vos champs, voler vos maisons, & les despouiller des meubles anciens & paternels, vous viues de sorte que vous ne pouues dire que rien soit a vous, & sembleroit que meshuy ce vous seroit grand heur sil vous estoit permis de tenir a mestairie vos biens, vos familles & vos vies : Et tout ce desgast, ce malheur, ceste ruyne vous vient, non pas des ennemis mais certes bien de lennemi, & de celuy que vous faictes si grand quil est, pour lequel vous alles courageusement a la guerre, & pour la grandeur duquel vous ne refusés de presenter a la mort vos personnes. Celuy qui vous Maistrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, & n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du nombre grand & infini de vos villes, sinon ce quil a de vous tout laduantage que [v°] vous tous luy faictes pour vous destruire. D'ou a il prins tant d'yeux dont il vous espie, si vous ne les luy donnez ? comment a il tant de mains pour vous fraper, sil ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités ne sont ce pas les vostres ? comment a il pouuoir sur vous que par vous ? comment vous oseroit il courir sus sil nauoit intelligence auecques vous ? que vous pourroit il faire si vous nesties receleurs du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, & traistres a vous mesmes ? vous semez vos fructs afinquil en face le degast ; vous meublés & remplissés vos maisons pour fournir a ses voleries, vous nourrissés vos filles afinquil ait dequoy saouller sa luxure, vous esleués vos enfans afinquil les traine a la boucherie, quil les fasse les ministres de ses conuoitises, les executeurs de ses ~~vengean~~ vengeances, vous rompes a la peyne vos personnes afinquil se puisse mignarder en ses delices, & se veautrer dans les salles et villains plaisirs, vous vous affoiblisses afin de le rendre plus fort & roide pour vous tenir la bride plus courte : Et de tant d'indignités que les bestes mesmes ou ne sentiroyent ou nendureroyent point vous pouués vous en deliurer si vous essayés non pas de vous en deliurer mais seulement de le vouloir faire, soyés resolu de ne seruir plus & vous

voilà libres, ie ne veux pas que vous le poussiez ni les branlies, ne le soustenez plus seulement & vous le verrez comm'un grand Colosse à qui on a desrobé la base de son poids mesme fondre en bas & se rompre. Veritablement les Medecins conseillent bien de ne mettre pas la main aux playes incurables, & ie ne fais pas sagement de vouloir prescher en cecy le peuple qui a perdu long temps y a toute cognoissance, Et duquel veuqu'il ne sent plus son mal cela seul monstre asses que la maladie est mortelle : ~~Cherchons donc~~ ^{Mais cherchons} par coniecture (si nous en pouuons trouuer) comment sest ainsi auant enracinee ceste opiniastre volonté de seruir quil semble maintenant que l'amour mesme de la liberté ne seroit pas si naturelle. Premierement cela est ie croy hors de doute que si nous viuions avecques les droits que la Nature nous a donnés, & les enseignemens quelle nous apprend, nous serions naturellement obeissans aux parens, subiets à la raison, & serfs de personne. De lobeissance que chascun sans autre aduertissement que de son naturel porte à ses pere & mere tous les hommes en sont tesmoins

70

chascun pour soy. De la raison si elle nait avecques nous ou non qui est vne question debatue à fonds par les Academiques, & touschee par toute leschole des philosophes, pour ceste heure ie ne penseray point faillir croyant quil y a en nostre ame quelque naturelle semence de raison qui entretenue par bon conseil & coustume fleurit en vertu, & au contraire souuent ne pouuant durer contre les vices suruenus estoufee s'auorte. Mais sil y a rien de clair & aparent en la Nature, & en quoy il ne soit permis de faire l'auuegle, cest cela que Nature la ministre de Dieu & la gouuernante des hommes nous a tous faits de mesme forme, & commil semble à mesme moule, afin de nous entrecognoistre tous pour compagnons ou plustot pour freres : Et si faisant les partages des presens quelle nous faisoit Elle a faict quelques aduantages de son bien soit au corps ou en lesprit aux vns plus qu'aux autres, il est aisé à voir quelle nentendoit pas pourtant de nous mettre en ce monde comme dans vn Camp clos, & nenuoyoit pas icy les plus forts & plus aduisés comme des brigans dans vne forest armés de sa propre main pour y gourmander les plus foibles, mais bien plustot faut il croire que faisant ainsi aux vns les lots plus grands & aux autres plus petits, elle vouloit faire place à la fraternelle affection afin quell'eut à s'employer, ayans les vns puissans moyen de donner ayde, & les autres foibles besoing d'en receuoir. Puis donc que ceste bonne mere nous a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés aucunement en mesme maison, nous a tous figurés à mesme patron afin que chascun se peust mirer & quasi recognoistre lun dans lautre, si elle nous a donné en commun ce present de la voix & de la parole pour nous accoster & fraterniser d'auantage, & faire par la mutuelle declaration de nos pensees vne communion de nos volontés, Et si elle a tasché par tous moyens de serrer & estraindre plus fort le noeud de nostre alliance & societé, si elle a monstré en toutes choses quelle ne vouloit pas tant nous faire tous vnis que tous vns, il ne faut doubter que nous ne soyons tous naturellement libres veuque nous sommes tous compagnons, & ne peut tomber en lentendement de personne que Nature ait mis aucun en seruitude, nous ayant tous mis en compagnie : cest pour Neant debattre si la liberté est naturelle, puisque

lon ne peut tenir personne en seruitude sans faire tort, & quil ny a rien au monde si contraire a la Nature estant toute raisonnable que [v°] l'iniure : Reste doncques la liberté estre naturelle, & par mesme moyen a mon aduis que nous ne sommes pas seulement mis en pocsion de nostre franchise, mais aussi avecques affection de la deffendre : Et si dadventure nous faisons quelque doubte en cela, et sommes tant abastardis que ne puissions recognoistre nos biens, ni seulement nos naiues affections, il faudra que ie face lhonneur qui nous appartient & que ie monte les bestes brutes en chere pour nous enseigner nostre nature & condition. Les Bestes si les hommes ne font trop les sourds leur crient Viue liberté, plusieurs en y a dentrelles qui meurent deslors quelles sont prises, & comme le poisson qui perd la vie aussi tot que leau, pareillement celles la quittent la lumiere & ne veulent point suruiure a leur naturelle franchise ; si les animaux auoyent entreux leurs rangs & preeminances ils fairoyent a mon aduis de ceux la leur noblesse. Les autres des plus grandes iusques aux plus petites lorsquon les prend font si grande resistance dongles, de cornes, de pieds, & de bec quelles declarent asses combien elles tiennent cher ce quelles perdent, puis estant prises nous donnent tant de signes aprens de la cognoissance quelles ont de leur malheur, quil est facile a voir que doresenauant cela leur est plus languir que viure, & quelles continuent leur vie plus pour plaindre leur aise perdu que pour se plaire en seruitude. Que veut dire autre chose l'Elephant lorsque sestant deffendu tant quil a peu, ni voyant plus dordre, estant sur le poinct destre prins il enfonce ses maschoires et casse ses dents contre les arbres, sinon que le grand desir de demeurer libre commil est né, luy donne de lesprit & laduise de marchander avecques les chasseurs si pour le prix de ses dents il en sera quitte, & sil sera receu a bailler son yuoire, & payer ceste rançon pour sa liberté. Nous apastons le cheual deslors quil est né pour lapriuoyer a seruir, & si ne le scauons nous tant flatter que quand se [*sic*] vient a le dompter il ne morde le frain, ne rue contre lesperon afin de monstrier a la Nature, & tesmoigner au moings par la que sil sert ce nest pas de son gré, mais par nostre contrainte. que faut il tant dire Les boeufs ne gemissent ils pas sous le ioug, & les oiseaux ne pleurent ils pas leur infortune dans la cage par leurs tristes chansons. Ainsi donc puisque toutes choses qui ont sentiment, deslors quelles l'ont sentent mal de la subiectiion & courent apres la liberté : veu que les bestes mesmes qui encore possible sont faictes pour le seruice de lhomme ne se peuuent acoustumer de seruir

71

quaqueq protestation dun desir contraire, quel malencontre est celuy la qui a peu desnaturer lhomme (seul créé de vray pour viure franchement) de luy faire perdre la souuenance de son premier estre & le desir de le ~~reprendre~~ reprendre. Il y a de trois sortes de Tirans, les vns ont le Royaume par Election du peuple ; les autres par la force des armes, les autres par la succession de leur race. Celuy a qui le peuple a donné l'Estat deuroit estre ce semble plus suportable, & le seroit ie croy, nestoit que deslors quil se voit esleué par dessus les autres en ce lieu, flatté par ie ne scay quoy qu'on appelle la Grandeur, il delibere de nen bouger point, communement celuy la faict estat de la puissance que le peuple luy a donnee de la transmettre a ses enfans, & deslors quil ont pris ceste opinion, cest

chose estrange de combien ils passent en toute sorte de vices, & mesmes en la cruauté les autres Tirans, ils ne voyent autre moyen pour s'asseurer de la nouvelle Tirannie, sinon que destraindre si fort la seruitude, & estranger tant les subiets de la liberté qu'encor que la memoire en soit fresche ils la luy puissent faire perdre. Ceux qui les ont acquis par le droict de la guerre ils si portent ainsi qu'on cognoit bien, qu'ils sont comm'on dict en terre de conquete. Ceux qui naissent Roys ne sont pas gueres meilleurs, ains estant nes & nourris dans le sein de la Tirannie succent aueques le laict la nature du Tiran, & font estat des peuples qui sont sous eux comme de leurs fiefs hereditaires, & selon la complexion a quoy ils sont plus enclins, ou Auares, ou prodigues, tels qu'ils sont ils font du royaume comme de leur heritage. Ainsi pour dire la verité ie voy qu'il y a entr'eux quelques differens, mais de choix ie nen y vois point, & estans les moyens de venir au regne diuers, toutesfois la façon de regner est quasi semblable, des esleus comme s'ils auoyent prins des taureaux a dompter, ainsi les traittent ils, les

leurs subiets, Les Conquerans pensent auoir droict de n'vser comme de leur proye, les successeu successeurs de n'en faire ainsi que de leurs naturels Esclaues. Sil naissoit daduantage aujourd'hui quelques gens tous nuds, ni accoustumés a la subiection, ni afriandes a la liberté, et qu'ils ne sceussent que cest ne de l'un ni de l'autre, ni a grand peine des noms, si on leur presentoit ou de estre subiets, ou de viure francs suiuant les loys de quoy ils s'accorderoyent, Il ne faut pas faire difficulté qu'ils n'aymassent trop mieux obeir seulement a la raison, que seruir a vn homme, sinon que possible ils naquissent [v°] de ceux d'Israel qui sans contrainte & sans aucun besoing se feirent vn Tiran, duquel peuple ie ne lis iamais l'histoire que ie nen aye trop grand despit, & quasi iusques a en deuenir inhumain pour me resiouir de tant de maux qui leur en aduindrent. Mais certes tous les hommes tant qu'ils ont quelque chose d'homme, deuant qu'ils se laissent assubiettir il faut l'un des deux, qu'ils soyent ou contraints, ou deceus, contraints par les armes estrangeres comme Sparte & Athenes par les forces d'Alexandre, ou par les factions ainsi que la seigneurie d'Athenes estoit deuant venue entre les mains de Pisistrat, par tromperie souuent perdent ils la liberté, et en cela ils ne sont pas si souuent seduicts par autrui commils sont trompés par eux mesmes, ainsi le peuple de Siracuse capitale de Sicile estant pressee par les guerres inconsiderement ne mettant ordre qu'au danger presant esleua Denis le premier, luy bailla charge de la conduite de l'armee, & ne se donna garde qu'il leut fait si grand, que ceste bonne piece reuenant victorieux, comme s'il neut pas vaincu les ennemis mais ses citoyens, se fait de Capitaine Roy, & de Roy Tiran. Il n'est pas croyable comment le peuple des lors qu'il est assubietti tombe si soudain en vn tel & si profond oubli de la franchise qu'il ne peut se souuoir pour la rauoir, seruant si franchement & tant volontiers qu'on diroit a le voir qu'il a non pas perdu sa liberté, mais gagné sa seruitude : Il est bien vray qu'au commencement l'on sert contraint et vaincu par la force, mais ceux qui viennent apres n'ayans iamais veu la liberté et ne scachans que cest seruent sans regret, & font volontiers, ce que leurs deuiens auoyent fait par contrainte : cest cela que les hommes naissent sous le ioug, & puis nourris & esleus dans le seruage sans regarder plus auant se contentent de viure commils sont

nez, & ne pensent point auoir d'autre droict ni autre bien que ce qu'ils ont trouué, ils prennent pour leur naturel l'estat de la naissance : Et toutesfois il n'est point d'heritier si prodigue ni nonchalant qui quelquefois ne passe les yeux dans ses registres pour entendre sil iouit de tous les droits de sa succession, ou si l'on a rien entrepris sur luy ou son predecesseur : Mais certes la coustume qui a en toutes choses grand pouuoir, na en aucun endroit si grand vertu qu'en ceci de nous enseigner a seruir, & comme l'on dict de Mitridat qui se fait ordinaire

72

de boire la poison, pour nous aprendre a aualer & ne trouuer point amer le venin de la seruitude. L'on ne peut nier que la nature nait en nous bonne part pour nous tirer ou elle veut, & nous faire dire bien ou mal nais, mais si faut il confesser qu'elle a de tant moins de pouuoir en nous que la coustume, pource que le naturel pour bon quil soit se pert sil n'est entretenu, & la nourriture nous faict tousiours de sa fasson comment que se [*sic*] soit maugre la nature : Les semences du bien que la Nature met en nous sont si menues & glissantes quelles n'endurent pas le moindre heurt de la norriture contraire, elles ne sentretienent pas si aiseement quelles sabastardissent & se fondent & vienent en rien, ne plus ne moins que les fructiers qui ont bien tous quelque naturel a part, lesquels ils gardent bien si on les laisse venir, mais ils le perdent aussi tost pour porter d'autres fructs estrangers & non leurs selon qu'on les ante. Les herbes ont chascune leur propriété, leur naturel & singularité, mais toutesfois le ciel, le temps, & le terroir, la main du iardinier ou adioustent ou en ostant beaucoup de la vertu, la plante qu'on a veu en vn endroit, on est ailleurs empesché de la recognoistre. Qui verroit les Venitiens, vne poignée de gens viuans si librement que le plus meschant d'entreux ne voudroit pas estre le Roy de tous, ainsi nais et nourris qu'ils ne cognoissent point d'autre ambition sinon que a qui mieux aduisera & plus soigneusement pour entretenir leur liberté, ainsi aprins & faicts des le berceau qu'ils ne voudroyent point tout le reste des foelicités de la vie pour perdre le moindre point de leur franchise. Qui aura veu dis ie ces personnages, et au partir de la sen ira aux terres de celuy que nous apellons le Grand Seigneur, voyant ses gens qui ne pensent estre nais que pour le seruir, & qui pour maintenir sa puissance abandonnent leurs vies, penseroit il que les autres & ceux la eussent mesme naturel, ou plustot sil nestimeroit pas que sortant d'une Cité d'hommes il estoit entré dans vn parc de bestes. Licurgue le policeur de Sparte ayant nourri dict on deux chiens freres & alaictés de mesme laict, lun engraisé a la cuisine, lautre acoustumé par les champs au son de la trompe et du huchet, voulant monstrier aux Laconiens que les hommes sont tels que la norriture les fait, meit les deux chiens en plain marché et entre deux vne soupe & vn lieure, lun courut au plat lautre apres le lieure, & toutesfois dit il, si sont ils freres. Doncques celuy la avec ses loix & sa police norrit et fit si bien les Lacedemoniens, que chascun deux eut eu plus cher de [v°] Mourir de mille morts que de recognoistre autre Seigneur que la loy & la raison. Je prens plaisir de rementeuoir vn propos qu'on dit que se tindrent iadis vn des fauoris de Xerxes le grand Roy des Perses, & deux Spartains, quand Xerxes faisoit l'apareil de sa grand armee pour conquerir la Grece il enuoya ses Ambassadeurs par toutes les Cités Grecoises demander

de leau, & de la terre (sestoit [*sic*] la façon que les Perses auoyent accoustumé de sommer les villes) horsmis a Sparte & Athenes, parce que ceux que Daire son pere y auoit enuoyé pour faire pareille demende, les Spartains & Atheniens en auoyent ietté les vns dans des fossés les autres dans des puits, leur disant quils prissent dela hardiment de leau & de la terre pour porter a leur Prince : Ces gens ne pouoyent souffrir que de la moindre parole seulement on touschat a leur liberté : pour en auoir ainsi vsé les Spartains sentirent apres quils auoyent encouru la haine des Dieux, mesmes de Taltibie le Dieu des herauts, ils sauiserent pour les appaiser d'enuoyer a Xerxes deux de leurs citoyens pour se presenter a luy afin qu'il en fit a sa volonté & se payat dela pour les ambassadeurs quils auoyent tué a son pere, Sperte, et Bullis s'offrirent de leur gré pour aller faire ce payement, de fait ils y allerent, et en chemin ils arriuerent au palays de Hidarne lieutenant du Roy en toutes les villes d'Asie qui sont sur la coste marine, qui les receut fort honorablement Et leur fait bonne chere, & apres plusieurs propos tombant de lun en lautre, il leur demanda pourquoy ils refusoyent lamitié du Roy, Voyés dit il Spartains, & recognoissés par moy comment il scait honorer ceux qui le meritent, & pensés que si vous estiés a luy, il vous fairoit le mesme s'il vous auoit cognus, il ni a celuy d'entre vous quil ne fit Seigneur d'une ville de Grece, En ceci Hidarne tu ne nous scaurois donner bon conseil dirent les Lacedemoniens parceque le bien que tu nous promets tu las essayé, mais celuy dont nous iouissons tu l'ignores, tu as esprouué la faueur du Roy mais de la liberté quel goust elle a, combien ellest douce tu nen scais rien, or si tu en auois tasté toy mesmes tascherois de la garder & defendre non pas avec la lance & lescu mais avec les dens & les ongles Les seuls spartains disoyent, ce quil falloit dire ; si les vns et les autres parloyent commils auoyent este norris, car il ne se pouoit faire que le Perse eut regret a la liberté ne l'ayant iamais eue ne que les Lacedemoniens endurassent la subiection ayant gousté de la franchise. Caton l'Vticain estant encor enfant & sous la verge alloit souuent ches Sylla le Dictateur tant pourceque a raison du lieu & maison dont il estoit on ne luy refusoit iamais la porte

73

qu'aussi ils estoient proches parens, il estoit tousiours accompagné de son maistre comm'auoyent accoustumé les enfans de bonne ~~maison~~ part, il s'apercut quen l'hostel de Sylla en sa presence ou par son commandement on emprisonnoit les vns, on condemnoit les autres, lun estoit banni, lautre estranglé, lun demandoit la confiscacion d'un Citoyen, lautre la teste, bref tout y alloit non comme ches vn officier de ville, mais comme ches un Tiran de Peuple, & cestoit non pas vn parquet de Iustice, mais vn ouuroir de Tirannie : ce noble garçon dit a son Maistre donnez moy vn poignard ie le cacheray bien sous ma robe, ientre souuent dans la chambre de Sylla deuant qu'il soit leué, iay le bras asses fort pour en despescher la ville : voila certes vne parole appartenant vrayment a Caton, cestoit vn commencement de ce personnage digne de sa mort : Et neantmoins quon ne die ni son nom, ni son pays, qu'on conte seulement le fait tel quil est, la chose mesme parlera, & iugera l'on a belle aduantage quil estoit Romain, nay dans Rome, mais dans la vraye, & lors quelle estoit libre. A quel propos tout cecy, non pas certes que iestime que le pays, ni le terroir y facent rien, car en toutes contrees, en tout air est amere la subiection, et plaisant destre libre : mais pourceque ie suis daduis qu'on ait quelque pitie de ceux qui en naissant se sont trouués le ioug au col, & que

ou bien on les excuse, ou bien qu'on les pardonne si n'ayans iamais veu l'ombre de la liberté, & n'en estant point aduertis ils ne s'aperçoivent point du Mal que ce leur est de estre Esclaves. Sil y a quelque pays comme disent nos nouveaux Cosmographes, & du vieux temps le bon Homere des Cimmeriens, ou le Soleil se monstre autrement qu'à nous, & apres les avoir esclairez [sic] six mois continuels, il les laisse sommeiller autant dans l'obscurité, sans les revoir de l'autre demi annee ; ceux qui naissent pendant ceste longue nuit n'ayans point ouy parler de la clarté, ni veu de iour, se bayra l'on sils s'accoustument aux tenebres ou ils sont nais sans desirer la lumiere. On ne plaint iamais ce qu'on n'a iamais eu, le regret ne vient qu'apres le plaisir, et tousiours est avec la cognoissance du mal le souvenir de la ioye passee. La Nature de l'homme est bien de estre franc et de le vouloir estre, mais aussi sa Nature est telle que naturellement il tient le ply que la Nature luy donne nourriture luy donne, disons donc que ainsi qu'à l'homme toutes choses luy sont naturelles a quoy il se nourrit & s'accoustume, mais cela seul luy est naturel a quoy sa Nature simple & non autre l'appelle : Ainsi la premiere raison de la servitude volontaire est la coustume, comme des plus braves chevaux qui au commencement mordent le frein, & puis apres si iouent, & la ou nagueres il [sic] ruoyent contre la selle ils se parent maintenant dans le harnois et tous fiers se glorifient sous la barde ; ils disent qu'ils ont [v°] Esté tousiours subiects, que leurs peres ont ainsi vescu, ils pensent qu'ils sont tenus d'endurer le mal, & se le font accroire, par exemple, & fondent eux mesmes sur la longueur du temps la possession qui les tyrannise ; pour vray les ans ne donnent iamais droict de mal faire ains agrandissent l'injure : Il y a bien quelques vns mieux nais que les autres qui sentent le poix du ioug et ne se peuvent tenir de le crouler, ni ne s'apriuoient iamais a la subiection, & qui tousiours comme Vlyse qui par mer & par terre cherchoit de voir la fumee de sa caze, ne se scauroyent garder d'uiser a leurs naturels priuileges, & se souvenir des anciens predecesseurs, & de leur premier estre, ce sont uolontiers ceux la qui ayans l'entendement net & l'esprit clairvoyant ne se contentent pas comme le gros peuple de regarder ce qui leur est deuant les pieds, sils nauisent & derriere & a costé, ramenant encor les choses passees pour iuger du temps aduenir, & pour mesurer les presentes, ce sont ceux qui ayant deux mesmes la teste bien faicte l'ont encor polie par le scauoir & l'estude : Ceux la quand la liberte seroit entierement perdue & toute hors du Monde l'imaginent & sentent en leur esprit & la sauourent encor, & la servitude ne leur est iamais de goust pour si bien qu'on l'acoustre. Le Grand Turc sest bien aduisé que les liures & la doctrine donnent plus que toute autre chose aux hommes le sens de se recognoistre & de hair la Tyrannie, ientens quil n'a en ses terres gueres de Gens scauans ni n'en demande. Or, communement le bon Zele & affection de ceux qui ont malgré le temps gardé la deuotion a la franchise pour si grand qu'en soit le nombre demeure sans effect, d'autant que, pour ne sentrecognoistre ils sont tous singuliers en leurs fantasies, la liberte leur estant ostee sous le Tiran de faire de parler et quasi de penser. Mome le Dieu Moqueur ne se moqua pas trop mal a propos quand il trouua ce defaut de l'homme que Vulcan auoit faict, de nauoir vne petite fenestre au coeur, afin que par la on peut voir ses pensees ; Brutus, Cassius, et Casca pour ce subiect lorsqu'ils feirent l'entreprise de la deliurance de Rome ou plustost de tout le monde, ne voulurent pas que Ciceron ce Grand Zelateur du bien publicq sil en feut iamais feut de la partie, estimans son coeur trop foible pour vn fait si haut, ils se fioyent de sa volente mais ils ne s'asseuroyent pas de son courage : Toutesfois qui voudra examiner les faicts du temps

passé, les annales anciennes il s'en trouvera peu de ceux qui voyans leur pays mal mené & en mauvaises mains, ayent entrepris de se libérer d'une bonne intention entière et non fautive, qui n'en soient venus à bout, Et que la liberté pour se faire paroître ne se soit elle-même faite espérance : Harmode, Aristogiton, Trasibule, Brutus le Vieux, Valère, & Dion comme ils auoyent

74

vertueusement pensé, l'exécuteront heureusement : Et en tel cas jamais quasi à bon vouloir ne défaille la fortune : Brutus le Jeune et Cassius ont obtenu bien heureusement la servitude, mais en ramenant la liberté ils moururent non pas misérablement, car quel blasphème seroit ce, de dire qu'il y ait eu rien de misérable en ces gens-là, ni en leur mort ni en leur vie, mais certes au grand dommage, perpétuel malheur, & entière ruine de la République, laquelle fut enterrée avec eux. Les autres entreprises qui ont été faites depuis contre les Empereurs Romains n'estoient que conjurations de ~~Amb~~ d'Ambitieux lesquels ne sont pas à plaindre des inconueniens qui leur en sont aduenus, étant aisé à voir qu'ils ont voulu non pas ôster, mais remuer la Couronne, prétendant chasser le Tyran, & retenir la Tyrannie ; à ceux-là je ne voudrois pas qu'il [sic] leur eût bien succédé, & suis content qu'ils aient montré par leur exemple qu'il ne faut pas abuser du saint Nom de la liberté pour faire mauvaise entreprise. Mais pour revenir à notre propos lequel i'avois quasi perdu :

La première raison pourquoy les hommes seruent volontiers, est pour ce qu'ils naissent serfs & sont nourris tels, de ceste cy en vient une autre qu'aisément [sic]

X & cest leffect de
la seruitude, que la
coyonnerie,

Les gens ^{deuient} lasches & effeminés viennent sous les Tyrans ^X Dequoy ie sens [sic] très bon gre à Hipocrate le grand pere de la médecine qui s'en est pris garde et là ainsi dict en un de ses livres qu'il institue des maladies, ce personnage auoit tout le coeur en bon lieu, & le monstra bien, lorsque le grand Roy de Perse le voulut attirer à luy à force de offres & grands presens ; il luy rescriuit franchement qu'il feroit conscience de guérir les barbares qui vouloyent tuer les grecs, & de servir en rien par son art à celui qui ~~vouloit~~ entreprenoit de passer la Grèce. Or il est certain qu'avecq' la liberté tout à coup se perd la vaillance, Les gens subiects n'ont point d'alegresse ni d'aspreté au combat, ils vont au danger quasi comme attachés & tous engourdis par maniere d'acquiescement, & ne sentent point bouillir dans le coeur lardeur de la franchise qui fait mespriser les dangers, & donne enuie d'acheter entre ses compagnons l'honneur & la gloire par une belle mort ; Entre les gens libres cest à l'enuy à qui mieux mieux, chacun pour le bien commun, chacun pour soy, là où ils s'attendent d'auoir tous leur part, au mal de la défaite, ou au bien de la victoire : Mais les gens asservis outre ce courage guerrier ils perdent encore en toutes autres choses la viuacité, & ont le coeur bas & mol incapable de toute chose grande. Les Tyrans cognoissent bien cela, & voyans qu'ils prennent ce ply, pour le mieux faire auachir, encore leur y aident ils. Xenophon escriuain graue & du premier rang entre les grecs a fait un livre auquel il fait parler Simonide avecques Hieron le Roy [v^o] de Siracuse des miseres du Tyran, ce livre est plain de graues & bonnes remonstrances, & qui ont aussi bonne grace à mon aduis qu'il est possible, que pleut à Dieu ~~que~~ tous les Tyrans qui ont jamais esté leussent mis deuant les yeux et s'en fussent seruis de miroir, ie ne puis croire qu'ils neussent recogneu leurs verrues, & eussent quelque honte de leurs taches : en ce traité il conte la peine en laquelle sont les tyrans, qui sont contrains faisant mal à tous se craindre de tous : Et entre autres choses il dit cela que les

mauvais Roys se seruent des Estrangers a la guerre & les soldoyent, ne sosans fier de mettre a leurs gens, ausquels il [*sic*] font tort, les armes au poing ; il y a bien eu aussi de bons Roys qui ont eu a leur solde des Nations Estrangeres, comme les Francoys mesmes, & plus encor dautresfois qu'auiourdhy, mais a vne autre fin, scauoir pour garder les leurs, nestimant rien le dommage de l'argent pour espargner leurs hommes : Cest ce que Scipion ~~erøys~~ le Grand Africain disoit quil aymeroit mieux auoir sauué vn citoyen que deffaict cent ennemis. Mais certes cela est bien certain que le Tiran communement ne pense iamais sa puissance bien asseuree, sinon quand il est venu a ce poinct quil na sous luy homme qui vaille : doncques a bon droit luy apliquera on ce Reproche de Thrason au maistre des Elephans Pour cela uous estes si braue que vous aues charge des bestes. Ceste ruse des Tirans d'abestir leurs subiets, ne se peut cognoistre plus clairement que par le procedé de Cire enuers les Lydiens apres quil se feut emparé de Sardes la capitale & quil eut prins a merci Crese ce Roy tant riche & leut emmené quand & luy, on luy porta nouvelles que les Sardiens sestoyent reuoltés, il les eut bien tot reduits sous sa main, mais ne voulant pas ni mettre a sac ceste ville, ni estre en peyne de tenir tousiours vne armee pour la garder, il s'aduisa de cest espedient dy establir des bordels, tauernes, & berlans, & par Edict ordonna aux habitans den faire estat, il se trouua si bien de ceste garnison quil ne luy falut iamais plus donner de coups despee contre les Lydiens qui ne samuserent qua inuenter ~~foree ieux~~ toute sorte de Ieus, si bien que les Latins en ont tiré leur mot, apellans Lude, ce que nous passetemps, comme sils vouloyent dire, Lyde. Les autres Tirans bien quil ne declarent pas si expressement leur volonté, ne laissent pas pour la plus part de pourchasser en effet, ce que celuy la ordonna formelement. Cest le naturel du menu populaire duquel le nombre est tousiours le plus grand dans les villes destre soupçonneux a lendroit de celuy qui l'ayme,

75

et simple enuers celuy qui le trompe, ne penses pas quil y est [*sic*] aucun oiseau qui se prene mieux a la pipee ni poisson aucun qui pour la friandise du ver sacroche plustot au clou, que tous les peuples sallechent vistement a la seruitude pour la moindre plume quon leur passe par le bec, & est chose merueilleuse comm'il [*sic*] sy laissent aller aussi tost mais seulement quon les chatouille. Les theatres, les ieus, les farces, les spectacles des gladiateurs, des bestes estranges, des medailles, des tableaux, & telles autres drogueris estoyent aux peuples antiens les appats de la seruitude, le prix de leur liberte, les outils de la Tirannie : Ce moyen, ceste pratique, ces allechemens auoyent les anciens Tirans pour endormir leurs subiets sous le ioug, ainsi les peuples assotés trouuans beaux ses [*sic*] passetemps, enyurés dun vain plaisir qui leur passoit deuant les yeux sacoustumoyent aussi a seruir niaisement, mais plus mal que les petits enfans qui pour voir ^{les luisans} les images des liures enluminés, aprenent la lecture. Les Tirans Romains s'aduiserent dun autre poinct encores, de ^{le} festoyer souuent & toutes les dix annees publiquement, abusant ceste quenaille comm'il falloit, qui se laisse aller plus qua autre chose au plaisir de la bouche, le plus entendu d'entreux neut pas quitté son escuelle de soupe pour recouurer la liberte de la Republique de Platon : Ces Tirans faisoient largesse du quart du blé, du septier du vin, du xesterce, & lors cestoit pitié

douir crier, Viue l'Empereur, les lourdaux ne s'aduisoyent pas qu'ils ne faisoient que recouurer une partie du leur, & que cela mesmes qu'ils recouroyent, le Tiran neut pas peu leur donner ci deuant il ne lauoyt osté a eux mesmes : tel eut amassé aujourdhuy le xesterce & se feut gorgé au festin en benissant Tibere & Neron & leur belle liberalité qui le lendemain estant contraint d'abandonner son bien a l'auarice, ses enfans a la luxure, son sang mesmes a la cruauté de ses [sic] magnifiques Empereurs neut dit mot non plus qu'une pierre, ne sen feut remué non plus qu'une souche ; tousiours la populace a eu cella destre au plaisir quelle ne peut honnestement receuoir toute ouuerte & dissolue, & au tort & a la douleur quelle ne peut honnestement souffrir insensible. Je ne vois maintenant personne qui oyant parler de Neron ne tremble mesmes au seul nom de ce vilain monstre, de ceste sale & horrible peste du monde, & toutesfois de celui la, de ce boutefeu, de ce bourreau, de ceste beste sauuage on veut dire qu'apres sa mort aussi villaine que sa vie, le noble peuple Romain en receut tel desplaisir se souuenant de [v°] ses ieux, & de ses festins qu'il feut sur le point d'en porter le deuil, iay pour garant l'excellent Corneille Tacite aussi veritable que Graue. Ce qu'on ne trouuera pas estrange qui considerera ce que ce mesme peuple auoit fait deuant a la mort de Jules Caesar qui donna congé aux loix, & a la liberté, auquel personnage il y a ce me semble si peu rien qui vaille, que son humanité mesmes que lon preschoit tant feut plus dommageable que la plus grande cruauté du plus barbare Tiran qui feut iamais, parceque ceste venimeuse douceur enuers le peuple [illisible] sucra la seruitude ; apres sa mort ceste sottise commune qui auoit encor en la bouche ses banquetts, & en l'esprit la souuenance de ses prodigalités, pour luy faire ses honneurs, & le mettre en cendre amonceloit a l'enui les bancs de la place, & puis lui esleua vne colonne comm'au pere du Peuple, ainsi le portoit le chapiteau, & luy fait plus d'honneur tout mort qu'il estoit, ~~quelle~~ ~~en deu~~ quelle nen deuoit faire par raison a homme du monde, si ce nestoyt possible a ceux qui lauoyent tué. Ils noublièrent pas cela aussi les Empereurs suiuaux de prendre le Tiltre de Tribun du peuple parmi leurs autres qualités, tant pour ce que cest office estoit tenu pour saint & sacré, qu'aussi il estoit establi pour la deffense & protection du peuple, & par ce moyen sous la faueur de l'Etat, ils s'asseuroyent que ce peuple abesti se fieroit plus en eux, comme s'ils deuoient en croire le nom, & non pas sentir l'effect. Ainsi aujourdhuy ne font pas mieux ceux qui ne font gueres mal aucun, qu'ils ne passent deuant quelque ~~io~~ ~~li~~ propos du bien commun & soulagement du publicq, & nous nauons que trop veu les formulaires desquels ont vsé ces remueurs de mesnage aussi finement qu'impudemment. Les Roys d'Assirie & apres eux ceux de Medie ^x ne se presentoyent en publicq que le plus tart qu'ils pouoyent, pour mettre en ce doute le populaire effronté que s'ils estoient en quelque chose plus qu'hommes & le laisser en ceste resuerie, ainsi tant de Nations qui feurent asses long temps sous cest Empire inutile car ils auoient ce mystere sacoustumoyent a seruir plus volontiers pour ne scauoir quel maistre ils auoyent, ni a peine s'ils en auoyent, & craignoient tous a credit vn, que personne nauoit veu. Les premiers Roys d'Egipte ne se monstroient gueres qu'ils ne portassent tantost vn chat, tantost vne branche, tantost du feu sur la teste se masquoyent ainsi & faisoient

X pratiquoyent vn

autre artifice autant

effronté que

grossier mais non

inutile car ils

les basteleurs, & par lestrangeté de la chose ils donnoyent a leurs subiets

76

reuerence & admiration, mais ~~aux gens qui neussent esté~~ ^{eussent aux gens} non trop sots ou trop asseruis apresté passetemps & risee. Cest pitié d'ouyr parler de combien de choses les Tirans d'autresfois faisoient leur proffit pour fonder leur Tirannie, de combien de petis moyens ils se seruoyent grandement, ayans trouué de tout temps ce populas fait a leur poste, auquel ils ne scauoyent si mal tendre, quil ne se vint prendre, duquel ils ont tousiours eu si bon marché de tromper, quils ne sasubiétissoyent iamais tant que lors quils sen moquoyent le plus. Que diray ie dun'autre belle bourde que les peuples antiens prindrent pour argent content, ils creurent fermement que le gros doigt dun pied de Pirrus Roy des Epirotes faisoit miracles & guarissoit les maladies de la ratte, ils enrichirent mieux le comte encores, que ce doigt ~~fee~~ fee apres quon eut brulé tout le corps mort se trouua entre les cendres sistant sauué malgré le feu, tousiours ainsi le peuple sot fait luy mesme les mensonges pour apres les croire, prou de gens lont escrit mais de facon quil est facile a uoir quils ont amassé cela des bruits de ville & du vain discours du populaire. Vespasian reuenant dAssirie passant en Alexandrie pour aller a Rome s'emparer de l'empire faisoit il pas des merueilles, il adressoit les boiteux, rendoit clairuoyans les aueugles & tout plein dautres belles choses, ausquelles qui ni pouuoit voir les faultes quil y auoit, estoit a mon aduis plus aueugle que ceux quil garissoit. Les Tirans mesmes trouuoient bien estrange que les hommes peussent endurer vn homme leur faisant mal, ils vouloyent fort se mettre la religion deuant pour garde corps, et sil estoit possible emprunter quelque eschantillon de la Diuinité pour le soustient de leur meschante vie ; & de ce nous fait foy le procede de Romule, Alexandre, Caligula & tels autres brigans, ausquels nous adiouterons Salmonee si l'on croit a la Sibille de Virgile en son enfer, lequel pour s'estre ainsi moqué des gens, & auoir voulu faire du Jupiter foudroyant en rend maintenant conte, si celuy qui ne faisoit que le sot est acestheure ainsi pelaudé labas, comme le decrit ce poete, ie croy que ceux qui ont abusé de la religion pour estre meschans sy trouueront a meilleures et certaines enseignes. ~~Les nostres~~ ^{Nos Princes} semerent en France ie ne scay quoy de tel, des crapaus, des fleurs de lys, de l'ampoule, de loriflam, des guarisons descrouelles, ce que pour moy ie ne veux comment quil en soit encores mescroire, puisque nous & nos ancestres nauons eu aucune ocasion iusquici [v°] de l'auoir mescreu, ayans eu des Roys si bons en la paix, si vaillans en la guerre que bien quils naissent Roys si semble il pourtant quils ont esté non pas faits comme les autres par la Nature, mais choisis par le toutpuissant deuant que naistre pour le gouuernement & garde de ce Royaume, Et quand cela ne seroit pas si ne voudrois ie pas entrer en lice pour debattre en cela la verité de nos histoires, non plus que celle des Romains a cause de leurs Anciles, ni celle des grecs pour le ~~panier~~ ^{Prince Ericton & Ioliue} ~~de Erichone~~ si bien gardée a Athenes, ~~ou leur Olive~~ dans la Tour de Minerue, Ie serois outrageux de vouloir dementir nos liures. Mais pour reuenir dou ie ne scay comment iauois destourné le fil de mon discours, il n'a iamais esté que les Tirans n'ayent tousiours pour s'asseurer trauaillé d'accoustumer leurs peuples enuers eux, non pas seulement a obeissance &

seruitude, mais encores a deuotion. Ce que iay dict iusques icy qui apprend les gens a seruir volontiers, ne sert gueres aux Tirans que pour le menu & gros populaire. Mais maintenant ie viens a vn poinct lequel a mon aduis est le secret de la cabale, & le ressort de la domination, le soustien & le fondement de la Tirannie. Qui pense que les halebardiers des gardes conseruent les Tirans a mon iugement se trompe fort, ils sen aydent plus comme ie croy pour lostentation & lespouuante que pour fiance quilz y ayent, pour preuue les archers gardent d'entrer dans le palays & chambre des Roys les malhabillés qui nont nul moyen, non pas les bien armés qui peuuent seuls faire quelque entreprise ; des Empereurs Romains il est aisé a conter quil ni en a pas de tant qui ayent eschapé quelque danger par le secours de leurs archers, que de ceux qui ont esté tués par leurs gardes propres ; Ce ne sont pas leurs bandes de caualerie, ni les regimens de fanterie qui defendent le Tiran, mais on ne le croira pas du premier coup bien que veritable, ce sont quatre ou cinq qui maintiennent le Tiran, quatre ou cinq seulement qui luy tiennent tout le pays en seruage, tousiours il a esté que cinq ou six ont eu loreille du Tiran & si sont aprochés d'eux mesmes, ou bien ont esté apellés par luy pour estre les complices de ses cruautés, les compagnons de ses pilleries, les maquereaux de ses voluptes. Ses [sic] six adressent si bien leur chef quil faut pour leur societé quil soit meschant non pas de ses meschancetés seules, mais encore des leurs. Ses [sic] six ont six cens qui profitent sous eux,

77

et font a eux les six cens ce que les six font au Tiran, ils amassent de la proye ce qui leur eschape, ses [sic] six cens ont le gouvernement des villes

& prouinces & le maniemment des ^{armes} & finances afin quilz tiennent la main a leur auarice & cruaulté, & quilz lexecutent quand il sera temps, & facent tant de mal d'ailleurs quilz ne puissent durer que sous leur ombre, ni s'exempter que par leur moyen des loix & de la peyne ; ses [sic] six cens tiennent sous eux six mille ausquels ilz ont fait donner estas & charges importantes, & quilz ont esleué en grade & dignité, grande est la suite qui vient apres de cela, & qui voudra s'amuser a deuider ce fil, il verra que non pas les six mille, mais les cent mille, les millions par ceste corde se tiennent au Tiran, saidant dicelle comme Iupiter en Homere qui se vante sil tire la chesne demmener ~~vers soy~~ vers soy tous les Dieux : De la est venue la creue du Senat sous Iules, letablissement des nouveaux estats, creation d'offices, non pas certes a le bien prendre reformation de Iustice mais nouveaux soustiens de la tirannie, en somme tout en vient ^{iusques la} par les faueurs, & sous faueurs, les gains, ou regains quon a aueques le Tiran, quil se trouue enfin quasi autant de gens ausquels la tirannie semble estre profitable, comme de ceux a qui la liberté seroit agreable : Tout ainsi que les medecins disent quen nostre corps sil y a quelque chose de gasté, deslors qu'en vn autre endroit il si bouge rien il se vient aussi tost rendre vers ceste partie vereuse, pareillement deslors qu'un Roy sest déclaré Tiran tous les mauuais garnemens, toute la lie du royaume Ie ne dis pas vn tas de larronneaux qui ne peuuent gueres en vne Republique faire mal ni bien, mais generalement tous ceux qui sont tarés d'une ardente ambition, & dune notable auarice samassent autour de luy, & le soustiennent pour

auoir leur part du butin, & estre sous le Grand Tiran tiranneaux eux mesmes. Ainsi font les insignes voleurs, & fameux corsaires, les vns deuorent le pays, les autres cheualent les voyageurs, les autres sont en embusche, les autres au guet, les vns massacrent, les autres despoillent, & encores quil y ait entreux des preeminences, & que les vns ne soyent que valets les autres les chefs de lassemblee, si nen y a il a la fin pas vn qui ne sen sente, sinon du principal butin au moins dune partie. On Dit bien que les Pirates Ciliciens ne sassemblerent pas seulement en si grand nombre quil falut enuoyer contreux Pompee, mais encores tirerent a leur alliance plusieurs belles villes & grandes Cités aux haures desquelles [v^o] ils se mettoyent en seureté reuenans des courses, & pour recompense leur bailloyent quelque profit du recelement de leurs pilleries. Ainsi le Tiran asseruit les subiets par le moyen des autres, & est gardé par ceux desquels sils valoyent rien il se deburoit garder, & common dit pour fendre le bois il se fait les coings du boys mesme ; voila ses Archers, voila ses gardes, voila ses halebardes, non pas queux mesmes ne souffrent bien quelquefois de luy, mais ses [*sic*] perdus abandonnés de Dieu & des hommes sont contans d'endurer du mal pour en faire, non pas a celui qui leur en fait, mais a ceux qui en endurent comm'eux, & qui nen peuuent dadantage, Et toutesfois voyant ces gens la qui naquentent les Tirans pour faire leur besogne de sa tyrannie & de lesclauage du peuple, il me prend souuent esbaissement de leur meschanceté, & quelque fois pitié de leur sottise, Car a dire vray quest ce autre chose de saprocher du Tiran sinon que sesloigner de sa liberté, & par maniere de dire serrer a deux mains & embrasser la seruitude. Quils mettent vn petit a part leur ambition, quils se deschargent vn peu de leur auarice, & puis quils se regardent eux mesmes, quils se reconnoissent, & ils verront clairement que les villageois, les paysans lesquels tant quils peuuent ils foulent aux pieds & en font pis que des forçats ou Esclaves, ils verront dis ie, que ceux la ainsi malmenés sont toutesfois a leur respect fortunés & aucunement libres ; le laboureur & artisan pour tant quils soyent asseruis en sont quittes en faisant ce quon leur dict que le tiran veut, les autres qui sont pres de luy coquinans & queymandans sa faueur il ne faut pas seulement quils facent ce quil dit mais pour lui satisfaire quils prenent & facent ses pensees : Ce nest pas tout a eux de luy obeir, il luy faut complaire, il faut quils se rompent, quils se tormentent, quils se tuent a traouailler en ses affaires, ~~& puis~~ quils se plaisent de son plaisir, quils laissent leur goust pour le sien, quils forcent leur complexion, quils despoillent leur nature, il faut quils prenent garde a sa parole, a sa voix, a ses signes, a ses yeux, quils nayent ni oeil, ni pied, ni main que tout ne soit au guet pour espier & descourir ses volutes. Cela, est ce viure heureusement ? cela, sapelle il viure ? Est il au monde rien moins suportable que cela, ie ne dis pas a vn homme de coeur, mais a vn qui ayt le sens commun, ou sans plus la face dun homme ? Quelle condition est plus miserable que de viure ainsi quon

78

naye rien a soy, tenant dau truy son aise, sa liberté, son corps, & sa vie. Ils veulent seruir pour gagner des biens, comme sils pouuoient gagner rien qui feut a eux, puisquils ne peuuent dire de soy quils soyent a eux mesmes : & comme si aucun pouuoit auoir rien de propre sous vn Tiran.

ils veulent ~~faire que le bien soit à eux~~ ^{par son moyen acquerir} des biens ~~soyent à eux~~, & ne se souuient pas que ce sont eux qui luy donnent la force pour oster tout a tous, & ne laisser rien qu'on puisse dire estre a personne, ils voyent que rien ne rend les hommes subiets a sa cruaulté que les biens, quil ny a crime ^{tant} enuers luy digne de mort que l'opulence, quil nayme que les richesses, ne deffait que les puissans en thresors, & ils se vienent presenter comme deuant le boucher pour si offrir ainsi plains & refaits, & luy en faire enuie. ses fauorits ne se doiuent pas tant souuenir de ceux qui ont gagné autour des tirans beaucoup de biens, comme de ceux qui ayans quelque temps amassé puis apres ont perdu & les biens & la vie, il ne leur doit pas venir en l'esprit combien d'autres y ont gagné de richesses, mais combien peu ceux la les ont gardées. Qu'on discoure toutes les anciennes histoires, qu'on regarde toutes celles de nostre souuenance, on verra tout a plain combien est grand le nombre de ceux qui ayans gagné par mauuais moyens l'oreille des Princes, ~~ayent~~ ou employé leur malice, ou abusé de leur simplicité a la fin par ceux la mesmes ont esté aneantis, & autant qu'ils y auoyent trouué de facilité pour les esleuer, autant puis apres y ont ils cognu d'inconstance pour les abatre. Certainement en si grand nombre de tant de gens qui ont esté iamais pres de tant de mauuais Roys, il en est peu ou comme point, qui n'ayent quelquefois essayé en eux mesmes la cruaulté du Tiran qu'ils auoyent deuant attizée contre les autres, s'estant le plus souuent enrichis sous ombre de sa faueur des despouilles d'autrui, ils l'ont enfin eux mesmes enrichi de leurs despouilles. Les gens de bien, si par fortune il s'en trouue quelquefois aymés du Tiran, tant soyent ils auant en sa grace, tant que relui en eux la vertu & l'intégrité, qui voire aux plus meschans donne quelque reuerence de soy quand on la uoit de prés, mais les gens de bien mesmes ne scauroyent durer & faut qu'ils se sentent du mal commun, & qu'à leurs despens ils esprouent la Tirannie : vn Seneque, un Burre, un Thraxee, ceste tire de gens de bien, lesquels, mesmes les deux, leur malefortune les [^v°] aprocha dun Tiran, & leur mit en main le maniement de ses affaires, tous deux estimés de luy, tous deux chers de luy, & encores lun lauoit nourri & auoit pour gage de son amitié la nourriture de son enfant, mais ces trois la sont suffisans tesmoins par leur cruelle mort, combien il y a eu peu de fiance en la faueur dun mauuais Maistre : Et a la verité quelle faueur peut on esperer de celuy qui a bien le coeur si dur de hair son Royaume qui ne fait que luy obeir, & lequel pour ne se scauoir pas encores aymer sapauurit luy mesme & destruit son Empire. Or si lon veut dire que ceux la pour auoir bien vescu sont tombés en ses [*sic*] inconueniens, qu'on regarde hardiment autour de celuy la mesmes, & on verra que ceux qui vindrent en sa grace, & si maintindrent par meschancetés ne furent pas de plus longue duree : Qui a iamais ouy parler d'amour si abandonnée, d'affection si opiniastre, qui a iamais rien veu ni leu ~~desi~~ obstineement acharné enuers femme que de celuy la enuers Poppee, or feut elle apres ~~empoisonnee~~ ^{meurtrie} par luy mesme : Agripine sa mere auoit tué Claude son mari pour luy faire place en l'Empire, pour l'obliger elle nauoit iamais fait difficulté de rien faire, ni de souffrir, doncques son fils mesme, son nourriçon, son Empereur fait de sa main apres lauoir souuent faillie luy osta la vie, & ne feut lors personne qui ne dit quelle auoit trop mérité ceste

punition si ceust esté par les mains de tout autre que de celuy ^a qui la luy Elle l'auoit baillee. Qui feut ~~oneques~~ plus aisé a manier, plus simple, ou pour le dire mieux plus vray niays que Claude l'Empereur qui fut ~~oneques~~ plus coefé d'amour que luy de Messaline, il la mit enfin entre les mains du bourreau. La simplesse demeure tousiours aux Tirans sils en ont a ne scauoir bien faire, mais ie ne scay comment a la fin pour user de cruaulté mesmes enuers ceux qui leur sont prés si peu quilz ayent desprit cela mesmes sesueille. Asses commun est le beau mot de cest autre qui voyant la gorge descouuerte de la femme quil aymoit le plus, & sans laquelle il sembloit quil neut sceu viure, il la caressa de ceste belle parole, ce beau col sera tantot coupé si ie le commande. Voila pourquoy la pluspart des Tirans anciens estoyent communement tués par leurs plus fauorits, qui ayans cogneu la nature de la Tirannie ne se pouuoient

79

tant assurer de la volonté du Tiran, commils se deffioyent de sa puissance, ainsi feut tue Domitian par Estienne ^{les siens & sa femme}, Commode par vne De ses amies, Antonin par Macrin, Et de mesme quasi tous les autres. Cest cela que certainement iamais le Tiran ni nest aymé, ni nayme, Lamitié est vn nom sacré, cest vne chose sainte, elle ne se met iamais quentre gens de bien, elle ne se prend que par vne mutuelle estime, Elle sentretient non pas tant par bienfaicts que par la bonne vie, ce qui rend vn ami assuré de lautre, cest la cognoissance quil a de son integrité, les respondans quil en a cest son bon naturel, sa foy, et sa constance : Il ni peut auoir damitié la ou est la cruaulté, la desloyauté, linjustice, entre les meschans quand ils sassemblent, cest vn complot non pas compagnie, ils ne sentrayment pas mais ils sentre[-] craignent, ils ne sont pas amis mais ils sont complices. Si tout cela nempeschoit point, encor seroit il malaisé de trouuer en vn Tiran vn amour assuré, pourcequestant dessus tous & nayant point de compagnons il est desia au dela des bornes de lamitié, qui a son vray gibier en legalité, qui ne veut iamais clocher, ains est tousiours esgale ; Voila pourquoy il y a bien ce dit on entre les voleurs quelque foy au partage du butin pourcequils sont pairs & compagnons, Et que sils ne sentrayment au moins ils sentrecraignent, & ne veulent pas en se diuisant rendre la force moindre : Mais du Tiran ceux qui sont ses fauorits ne peuuent iamais auoir aucune assurance, de tant quil a appris deux mesme quil peut tout, & quil ny a droit ni deuoir qui l'oblige, faisant son estat de conter sa volonté pour Raison, & nauoir compaignon aucun ains estre de tous maistre. Nest ce pas grand pitié que voyant tant dexemples aparans, le danger si present, personne ne se veuille faire sage aux despans daustruy, & que tant de gens saprochent si volontiers des Tirans quil ny ait pas vn qui est [sic] lauisement ou lhardiesse de leur dire ce que dit (comme porte le conte) le Renard au Lyon qui faisoit le malade, le tirois voir de bon coeur en ta taniere mais ie voy asses ldes traces des bestes qui vont en auant vers toy, en arriere qui reuiennent ie nen voy pas vne. ses [sic] miserables voyent reluire les thresors des Tirans, & regardent tous [v°] Estonnés les rayons de sa brauerie, & allechés de ceste clarté ils saprochent & ne voyent pas quilz se mettent dans la flame qui ne peut

faillir a les consumer : Ainsi le Satyre indiscret voyant esclairer le feu trouué par Promethee le trouua si beau quil l'ala baiser & se brula, ainsi le papillon qui esperant iouir de quelque plaisir dans le feu pourcequil reluit, esprouue lautre vertu celle la qui brule. Mais encor mettons que ses mignons eschapent des mains de celuy quilz seruent, ils ne se sauuent iamais du Roy qui vient apres, sil est bon il faut rendre conte & recognoistre au moings vne fois & lors la raison, sil est mauuais & pareil a leur maistre il ne sera pas quil nait aussi bien ses fauorits, lesquels communement ne sont pas contens d'auoir a leur tour la place des autres sils nont encor le plus souuent & les biens & la vie. Ce [*sic*] peut il doncques faire quil se trouue aucun qui en si grand peril, avec si peu dassurance veuille prendre ceste place malheureuse, & seruir en si grand peine vn si dangereux Maistre, quel trauail quel martire est ce destre nuit & iour pour songer apres de complaire a vn, & neantmoins se craindre de luy plus que dhomme du Monde, auoir tousiours loeil au guet, loreille aux escoutes pour espier dou viendra le coup, pour descouurer les embusches, pour sentir les menees de ses compagnons, pour auiser qui le trahit, rire a chascun, se craindre de tous, nauoir aucun ni ennemi ouuert, ni ami assure, auoir tousiours le visage riant, & le coeur transi, ne pouuoir estre ioyeux, & n'oser estre triste. Mais c'est plaisir de considerer ce qui leur reuiet de ce grand torment, & le bien quilz peuuent attendre de leur peyne, & de ceste miserable vie. Volontiers le peuple du mal quil souffre nen accuse pas le Tiran ains ceux qui le gouuernent, ceux la les peuples, les Nations tout le monde a lenui iusques aux, [*sic*] paysans, iusques aux laboureurs ils scauent leur nom, ils deschirent deschifrent leur vie, ils amassent sur eux mille outrages, mille maudissons, toutes leurs oraisons, tous leurs voeus sont contreux, tous leurs malheurs, toutes leurs pestes, toutes leurs famines, toutes leurs guerres ils les leur reprochent, & si quelque fois ils leur font quelque aparence d'honneur, lors mesmes ils les maugrent en leur

80

Coeur, & les ont en horreur plus estrange que les bestes sauuages, que les Demons. Voilà ^x durant leur vie la gloire, voilà l'ehonneur quilz recoiuent de leur seruite enuers ses [*sic*] gens la, desquels quand chascun auroit sa piece de leur corps ils ne seroyent pas encore se [*i.e.* ce] semble satisfaits, ni a demi saoulés de leur peyne, ^x ~~Encor~~ ^{Et} apres quilz sont morts ceux qui ~~uiuent apres~~ ^{suruiuent} ne sont ^{uoila} ^{durant leur} ^{vie} ^{la gloire} ^{uoila} ^{l'honneur} ^{quilz} ^{recoiuent} ^{de leurs} ^{seruices} ^{uoila} ^{durant leur} ^{vie} ^{la gloire} ^{uoila} ^{l'honneur} ^{quilz} ^{recoiuent} ^{de leurs} ^{seruices} jamais si paresseux que les noms de ses [*sic*] mangepeuples ne soit [*sic*] noirci de lencre de mille plumes, & la reputation deschiree dans mille liures, et les os mesmes par maniere de dire traisnés par la posterité, les punissant encor apres la mort de leur meschante vie. Aprenons doncques quelquefois Aprenons a bien faire, leuons les yeux vers le ciel, ou bien pour nostre honneur ou pour lamour mesme de la vertu, ou certes a parler commil faut pour lamour & honneur de Dieu tout puissant & tout iuste qui est assure tesmoing de nos faits, & iuge tres Entier de nos fautes : De ma part ie pense bien & ne suis pas trompé puisqu'il nest rien si contraire a Dieu tout liberal & debonnaire que la tyrannie quil reserue la bas a part pour les Tirans & leurs complices quelque peyne particuliere.

Passeport a vn prisonnier de guerre ou vn plaideur.

~~Epigrame sur le mesme.~~

Camarades laissez passer ~~Le prodige nouveau nous trouble la ceruelle~~
puisquil ny a dequoy fricasser ~~et nous priue importun de repas et sommeil~~
ceste pauvre cane eschapee ~~a perine on a veu leclipse dun soleil~~

dentre les pates dun barbet ~~par interposition dune lune nouvelle.~~
layant dune façon plumee
quil ne luy reste de dumet.

Epigrame

Si ta femme atant Gilles au lieu de sesiourir
pour ton heureux retour, et de te faire feste ;
ne la blasme Baron, elle deuoit fuir
te scachant en courroux, et des cornes en teste.

autre

Ne resue plus pourquoy melancoliq Baron
ta femme a ton retour a quitté ta maison
certes elle a fui mais pour ne te cognoistre
estonnee a laspet du changement nouveau
De ta forme premiere en celle la dun veau
qui te faict sur le front deux cornes aparoistre.

[...]